# L'OURS

Pour la quarantième ou cinquantième fois, l'Ours reprend tout au début. Il y est presque, il suffit d'un petit peu plus de précision, un petit peu plus de rapidité. Il a la dextérité, l'entraînement, et des quantités infinies de patience en stock. Mentalement, il répète les gestes : lancer l'enregistrement, lancer le premier vinyle, lancer le second, boucler le premier au bout de douze secondes, juste au moment où le repère en scotch rouge arrivera au niveau du bras de la platine, sans arrêter de scratcher le second squeud, répéter trois fois en variant simplement la vitesse des scratchs, et couper l'enregistrement.

D'un geste lent, l'Ours remonte les manches de son sweat pour les coincer au niveau des coudes. Ses poignets sont souples, ses doigts agiles. Ses mains fines contrastent avec sa carrure. Autrefois, dans un lointain passé d'école primaire, certains rigolaient de sa silhouette trapue, de son ventre, de ses joues. C'était autrefois. Maintenant, à part deux trois nouveaux qui ne connaissent pas les règles, personne ne se frotte à l'Ours. Enfin, presque personne. Dans le quartier, il y en a qui n'ont peur de personne, et ceux-là, il vaut mieux les éviter. Ils sont trop partis dans leurs délires pour respecter qui que ce soit.

L'Ours souffle. Plusieurs disques attendent sur une chaise, hors de leur pochette. Le bureau est trop petit pour qu'il puisse les y déposer en plus de tout le matériel. Il sourit. Cela fait longtemps que le bureau acheté pour son entrée en sixième n'a pas vu un stylo, un classeur ou une feuille de papier. Au début, quand il a commencé à monter son home studio, sa mère a crisé. Puis elle a lâché l'affaire. Un lit, c'est tout ce qu'il faut pour faire des devoirs. Un bureau, c'est pour travailler sérieusement.

Une grande partie des disques, l'Ours va les acheter chez Emmaüs, là où les gens balancent ce qui est trop usé, ce dont ils ne veulent plus. À force, le type qui s'occupe du rayon musique a fini par le calculer, il lui met parfois des 33 tours de côté, il a compris ce qui intéressait l'Ours : du classique, du disco, et si par miracle des disques de hip-hop échouent dans les bacs, il les garde derrière son comptoir et n'essaie pas de les vendre tant que l'Ours n'est pas passé fouiner dans les bacs.

L'Ours respire, ferme les yeux. Le type qu'il voit souvent chez Emmaüs, il ne sait même pas comment il s'appelle. Il a une longue barbe, les cheveux longs, il doit avoir une trentaine d'années et porte imprimé sur le visage le constat que la vie, parfois, ne fait pas de cadeaux. Ce type, l'Ours a entendu les gens l'appeler Jésus. Il ne sait pas s'il s'agit d'un vrai prénom ou d'un surnom. Emmaüs, de toute façon, c'est un truc de cathos.

L'Ours ouvre les yeux, lance l'enregistrement sur le PC relié à la mixette. Il allume la première platine vinyle. Cette microseconde est délicieuse : le disque veut partir et il le maintient immobile avec le majeur et l'index, il sent la légère vibration de la MK2, il respire, c'est impeccable. Les doigts de la main

droite sont sur le crossfader de la mixette. Il est prêt. Il lance le son, main gauche un vieux disque d'Aznavour avec une intro symphonique, main droite un truc acheté en import, un rythme lourd et massif, épais et poisseux, les deux sons se marient comme s'ils avaient toujours attendu de se rencontrer. Un DJ touché par la grâce c'est comme un entremetteur qui va présenter les bonnes personnes entre elles. Scratch main gauche, scratch main droite, seconde boucle, le visage de l'Ours est lavé de toute expression : il construit sa musique, il bâtit une routine sur laquelle il pourra plus tard créer des infinités de variations, de breaks, de superpositions. Nouvelle boucle main gauche, montée rapide de scratch main droite, une bascule du son sur la platine de droite, il coupe l'enregistrement, et il s'autorise enfin à respirer. Ça lui a paru bon, même très bon.

Il nettoie l'intro et la fin sur le fichier son, met l'enregistrement en loop et écoute la boucle : le rythme, les scratchs, l'envolée orchestrale, tout y est, il tient sa routine. Comme il est seul dans l'appartement, l'Ours monte le son, sa mère ne viendra pas frapper à sa porte, son frère et ses sœurs ne se plaindront pas. Satisfait, il se jette sur son lit, le son est bon, la boucle est parfaite, il va pouvoir s'amuser des heures. Comme il connaît la moindre craquelure du plafond au-dessus du lit, il ferme les yeux, il écoute, se laisse porter, c'est sa musique, le rythme le soulève, le rythme le conduit dans un endroit qui n'appartient qu'à lui.

Une seconde, l'Ours est tenté de se relever, d'aller fouiller dans la chambre de son frère pour lui piquer une boulette de shit. La tentation est là, aiguë, puis elle reflue. L'Ours a officiellement arrêté la bédave, il l'a juré la main sur le cœur à sa mère.

Il est comme ça : il prend de grandes décisions qu'il regrette parfois plus tard, mais il tient toujours parole. L'honneur c'est plus important que tout. Et puis, en vérité, il préfère ne pas fumer que fumer ce que ramasse son frère. Pas certain qu'avec tous les coupages et les ajouts il reste une molécule de cannabis dans les boulettes que le frangin cache partout dans sa chambre.

Plusieurs fois, le portable de l'Ours vibre en silence. Il le laisse accumuler les messages de l'Opossum et du Suricate. Ces deux-là, dès qu'ils vont entendre le son trop mortel, ils vont vouloir prendre le micro pour passer l'après-midi à faire les MC. L'Ours fait le mort, il les aime bien, ce sont ses meilleurs amis, mais là, il aime encore mieux être seul, avec le son qui tourne sur l'ordi, qui pourrait tourner une journée, une semaine, un mois, un an, mille ans, qui tournerait encore quand l'immeuble et toute la cité seraient redevenus de la poussière. Leur problème, à l'Opossum et au Suricate, c'est qu'ils vont tout de suite vouloir poser des messages sur le son inventé par l'Ours. Ils vont improviser des trucs bavards sur l'impunité des képis, le fric magouillé par les politiques, la puissance des banques et le sadisme de certains profs. Ils vont faire rimer police avec injustice, politique avec dogmatique ou traumatique, raison avec zonzon, et études avec lassitude, nullitude ou merditude. Un son comme celui-là, c'est certain qu'il va les rendre fous, mais l'Ours a juste envie d'être seul, juste envie d'être enveloppé et porté par la musique. Il n'a pas besoin qu'on lui chante que dans la cité l'avenir est bouché, pas besoin d'entendre que le chômage est un enfumage, un dézingage qui sert à l'écrémage. Il ne veut pas entendre leurs appels à court-circuiter l'exiguïté et la promiscuité des cités. Ce qu'il aime dans la musique, c'est

la musique ; il n'en peut plus des paroles revendicatrices, des soi-disant messages qui tournent en boucle comme un vinyle sous le diamant d'une MK2.

Lourdement, l'Ours se relève, il tente un truc : il baisse le tempo, passe de 105 à 95, la musique gagne en gravité, en lourdeur, elle est plus massive, plus organique aussi. C'est rare qu'un cœur batte à 105. La musique est un organe, elle assure la circulation de son sang, l'oxygénation de ses cellules, la musique charrie la vie.

L'Ours va appuyer son front contre la fenêtre. En bas, en face, au loin, c'est la cité : des allées, des parkings, des jardins partagés où poussent le plastique et les morceaux de verre. Il y a deux ans, les balcons ont été repeints de couleurs multiples, mais lui, il sait que sous le jaune ou le vert, c'est toujours gris.

Le téléphone vibre, puis vibre encore. L'Ours cale deux squeuds : un machin de jazz inécoutable, genre mecs qui s'écoutent jouer des heures et des heures et brodent d'interminables solos de sax, de batterie, de basse ; et un 45 tours d'un groupe suédois, sur la pochette, deux filles, un barbu et un type aux cheveux longs sont accoutrés d'aluminium. Il monte le son, enchaîne une longue série de scratchs qui viennent ajouter de la densité à la routine. Cela lui arrive d'y passer la nuit : il s'installe le soir devant ses platines, met un casque pour éviter la crise, lance un son, et mixe ou scratche des heures durant, le regard perdu vers un point qu'il ne saurait pas situer, comme s'il descendait en apnée dans un océan sonore. Et quand il remonte à la surface, parfois, il est étonné de voir le jour se lever de l'autre côté de la vitre. Il n'a pas vu passer le temps. Il sait qu'il va dormir en cours, mais au moins il n'aura pas eu à